

Le mythe du pouvoir absolu

L'enseignant, d'après Michel Salines, médiateur dans l'académie de Créteil, serait « maître après Dieu dans sa classe ». Finalement, il est un peu comme ce Louis XIV de 63 ans représenté par le célèbre tableau de Rigaud que Laurent Colantonio, professeur d'Histoire, projette justement au fond de sa classe. Mais la comparaison entre le pouvoir absolu du roi et celui du professeur ne tient pas. Sur quels attributs du pouvoir le professeur pourrait-il s'appuyer ? Tout est soumis à la dérision. « Y sont sexys m'sieur ses mollets à Louis XIV », commente une élève. Pour Laurent cette accusation grave d'« absolutisme » portée par M. Salines n'est pas justifiée : « Ça ne correspond pas à la réalité. Dans la classe, je laisse exprimer les idées de mes élèves même si je ne suis pas d'accord. L'absolutisme serait : « Je prends toute décision et personne ne peut contester ». J'utilise le dialogue autant que possible. En revanche, nous ne sommes pas à égalité. J'ai plus de connaissance en l'occurrence sur Louis XIV ».

Selon Philippe Meirieu, « on a encore tendance à considérer que la qualité d'un enseignant se mesure au nombre d'élèves qu'il fait trébucher ».



Muriel Boulinguez, qui enseigne le français, ne partage pas ce point de vue : « Les représentations ont dû changer pour les enseignants comme pour l'administration : un bon professeur n'est pas celui qui fait trébucher un maximum d'élèves, mais celui qui en fait réussir un maximum ». Des enseignants ayant la tentation de « prouver leur pouvoir en humiliant », ça existe, assurément. Mais pour Muriel, si certains professeurs ont la tentation de recourir à l'humiliation, « la plupart a compris que cela ne marche pas dans la gestion du groupe. S'il y a humiliation, ce n'est pas réfléchi. Et bien souvent, c'est parce que le prof lui-même se sent humilié ». Pourquoi un professeur se sentirait-il humilié ?

En plein cours d'espagnol, dans la classe de Laetitia Petit, un coup de pied ouvre la porte avec fracas. On entend des rires et du chahut dans le couloir, des élèves s'enfuient. Indifférente au vacarme extérieur, Laetitia referme la porte et se concentre sur son cours comme si de rien n'était. « Pour les élèves c'est une soupape de sécurité. Je ne réagis pour ma part qu'aux attaques directes. Je ne peux pas agir là-dessus. Je cherche à instaurer un climat pacifié entre les élèves ». Ceux-ci ne sont pas en reste. Le climat pacifié est une gageure. Laetitia esquivé les remarques douteuses, reprend les réflexions déplacées, interrompt les jeux de mains violents. Un élève participe activement : « Madame les journaux, ça se dit *periodicos* ? – Les journaux, Mabrouk. – Madame c'était pour voir si vous suiviez ».



Ou bien encore : « Madame, comment on dit *fête de Noël* ? – On l'a déjà vu, vous vous souvenez : *fiestas de Navidad*. – Ah, j'ai compris, c'est comme en anglais. Dad c'est père. Pour Père Noël ». Les moqueries se font parfois avec plus ou moins d'habileté et laissent parfois la place à la complicité. Heureusement. Mais il n'en reste pas moins que se moquer d'un professeur est peut-être le sport le plus populaire à l'école. Mabrouk interpelle l'intrus qui dessine au fond de la classe : « Vous dessinez madame Petit ? Alors il faut la dessiner petit... – Mabrouk, tu vas te moquer de moi encore longtemps ? Tu sais, il y a peu de chance que je grandisse maintenant ». Mabrouk aura le dernier mot : « Y a aucune chance madame ». Pour Mme Petit, « il n'a pas dépassé les limites. Le prof n'est pas sur un piédestal. On est un contre 25 et ils n'ont que ça à faire. Je suis exposée en particulier par ma taille. Je m'appelle Petit. C'est une liberté que je leur laisse. Je suis obligée d'en rire avec eux ». Qui est humilié finalement ?

L'image d'Epinal du professeur autoritaire qui donne le coup de règle sur les doigts n'est certes plus d'actualité. Mais le double décimètre n'a pas disparu. Quand on fréquente les salles de cours, on ne peut qu'être frappé par une constante : ce sont les élèves qui distribuent les coups de règles. N'est-ce pas le symbole d'un bouleversement et d'un renversement des figures d'autorité ?

Ambiance FBI

Les enseignants souhaiteraient unanimement, quand on les interroge, que ces rapports de force n'existent pas. « Souvent, quand je dis « Bon, allez les amis, au travail », les élèves me répondent « On n'est pas des amis, madame » ou bien « Allez, on travaille ensemble, maintenant », ils répondent alors : « On ne travaille pas ensemble ».



FBI. Négliger l'imaginaire "racaille" appelle la réponse sécuritaire.

Laetitia Petit le déplore mais les élèves refusent la proximité. Quand Philippe Meirieu affirme qu'« il n'y a pas d'apprentissage sans mettre l'élève en sécurité », il prêche à des enseignants pour la plupart convaincus. L'hostilité des élèves est une donnée. Tout discours visant à faire de l'enseignant un tortionnaire maître *ès* lettres dans l'art de la torture et de l'humiliation renforce cette hostilité chez les adolescents.



C'est la règle, l'attribut du pouvoir n'est plus dans la main du professeur.

Dans l'esprit de certains élèves, l'enseignant est un ennemi. « Difficile à abattre le gibier, aujourd'hui », s'exclame un élève qui peine à perturber le cours ce jour-là, tant l'enseignant exécute avec brio son numéro de haute voltige qui consiste à faire qu'un cours se termine sans incident. Nicolas B. déplore ce rapport de force : « Ils vivent dans la confusion. Ils sont tentés par « nique la police » ou « nique Sarko » mais ils portent des marques *FBI* ». On sent qu'il y a une tendance au cadre policier. C'est lié au contexte dans lequel ils vivent. L'autre jour, un élève jette une boule puante dans ma classe. Je leur demande lequel d'entre eux l'a jetée. Deux élèves se lèvent, se mettent contre le mur, jambes écartées : « Vous n'avez pas de preuves. Vous n'avez pas le droit. » « Mais je ne leur ai jamais demandé ça ». Nicolas, comme beaucoup d'autres, refuse le rapport de force et se sent impuissant. Comment les enseignants doivent-ils alors réagir face à l'hostilité des élèves ?

Laurent Colantonio prend un air mi-excédé, mi-dédaigneux pour réagir aux enfantillages d'une élève, totalement déconcentrée, qui se met à faire des pas de danse quand celui-ci se retourne vers le tableau. « Je cherche à notifier à la classe et à faire prendre conscience à une élève que son attitude est puérile, tout en restant dans l'acceptable. Je ne sais pas si c'est la réponse la plus efficace. Il m'arrive de dire à mes élèves sur le ton de l'ironie : « Tous les élèves de CP, sortez de la classe ». Ça a parfois un effet stimulant. Est-ce de l'humiliation ? Ça pourrait être considéré comme tel par les élèves. L'humiliation est bien souvent une délicate affaire d'appréciation. On ne voit pas comment une étude statistique peut rendre compte de ce phénomène.

Humiliation Humilité

A l'impuissance du professeur répond le sentiment de toute-puissance de l'élève. Si un élève répond correctement, il s'exclame aussitôt : « T'as vu le QI que j'ai ! ». Beaucoup d'élèves ont le sens de la mise en scène de soi et fanfaronnent. Il est de bon ton de se vanter : « Je suis trop fort... je suis le boss », *etc.* Laurent imagine ce qu'il aurait pu répondre : « Tu as bien répondu mais si t'es vraiment le boss, t'as pas besoin de le dire ». Il est vrai qu'on permet la fanfaronnade. Le modèle extérieur de la télévision, type jeux télévisés avec force trompettes quand un candidat répond correctement, entre dans l'école. Ce registre est aussi fréquent dans le cadre du cours que dans le cadre de rapports de force physiques. L'interpréter comme une réaction à une forme de dévalorisation sociale ou

d'humiliation serait peut-être une erreur. Il y a une vraie jubilation égocentrique qui gagnerait à être tempérée par le sens de la modestie. N'est-ce pas aussi un peu le rôle de l'enseignant de transmettre l'humilité ? Dans ce cas, comment rendre humble sans être humiliant ? Emmanuelle élabore une éthique de circonstance : « J'aime pratiquer une "humiliation légitime", dans le respect, c'est-à-dire "rendre humble". Il faut savoir différencier la valeur de l'autre. Ça ne veut pas dire formater : "chacun à sa place parmi les autres" c'est différent de "moi d'abord". »

Susceptibilité

Par ailleurs, le *sentiment* d'humiliation n'est pas la *situation* d'humiliation. Des élèves peuvent se sentir humiliés alors que la situation ne s'y prête pas.

Le sentiment d'humiliation est alors exagéré. Muriel relate cette anecdote : « Ferdi, par exemple, a des problèmes d'intégration. On était au réfectoire. Il était tout seul à une table. Je lui demande de venir avec nous, il me répond qu'il mange toujours tout seul. Tous les regards étaient tournés vers lui mais c'était des regards bienveillants. Il m'en a beaucoup voulu ». Nicolas B. remarque : « Les élèves n'ont pas une idée précise de l'humiliation. Que veulent-ils dire par "je me sens humilié" ? Ils jouent souvent le rôle de victimes or ils ne le sont pas tout le temps. Ils exagèrent parce qu'ils savent que l'on n'est pas indifférents ». Emmanuelle partage aussi ce point de vue : « Certains élèves se marginalisent d'eux-mêmes et se confortent parfois dans cette situation. D'autres, qui ont quelque chose à se reprocher, jouent avec le sentiment de persécution et savent qu'ils peuvent désarmer un adulte en lui adressant un soupçon d'injustice. Un élève s'exclame : "Vous êtes raciste ?" parce que je lui fais remarquer que son propos est décalé ». Il n'est pas toujours facile de mesurer la bonne foi de ces remarques. « L'effet ghetto n'arrange rien et trouble les rapports entre élèves et enseignants. La population des profs n'est pas la même que celle des élèves. Il y a un choc culturel » Emmanuelle explique alors qu'elle avait des élèves maliens ou ghanéens dans sa classe, encore attachés à la pratique de la palabre. Réagir face à ces comportements crée des crispations communautaires. Inversement, Emmanuelle n'est pas dupe de ses propres préjugés. « On a tous un petit peu de racisme en nous et de la méfiance à l'égard de l'inconnu. Mais, quand on est honnête, on les dépasse ».



**“J’men bats
les couilles”**

**La désin-
volture est
un comporte-
ment de ri-
gueur**

Dans ces conditions, enseigner équivaut souvent à maîtriser l'art de la répartie. Ainsi, quand Pierre Merle considère que « le droit au respect, à l'expression individuelle et collective est peu développé, sinon de manière vague » et que « dans les faits, la parole des élèves reste imparfaitement prise en compte », il sous-estime la médiation que l'enseignant cherche à instaurer. Presque un tiers du cours est consacré à la conciliation, à l'apaisement, à l'écoute. Souvent en vain.

Qui est humilié ?

Nicolas tente désespérément de faire passer un cours sur les volcans. Travail en groupes et pédagogie différenciée... Le thème devrait être passionnant, mais aucun élève ne l'écoute. Son cours est l'occasion pour les élèves de faire le chahut. Benjamin est un bon élève. Il a eu 18 à son devoir. « Dès qu'il y a un moment de flottement, il explose ». Avec une volonté évidente de court-circuiter le cours, Benjamin mime l'éruption volcanique. Son geste provoque une réaction en chaîne. Nicolas est débordé et regarde avec désapprobation mais impuissance la série de volcans humains entrer en éruption un à un.



Le climat dans la classe de SVT est explosif. Derrière sa paillasse, Benjamin entre en éruption.

Nicolas est blessé : « Je ne me sens pas respecté ». Ces situations sont plus fréquentes à certains créneaux horaires : « Le jeudi après-midi en dernière heure, il me faut attendre 20 bonnes minutes avant que ça se calme ». Mais il se refuse à donner des heures de colle ou à exclure les élèves. Il se dit que s'il ne parvient pas à maintenir le calme, c'est sans doute qu'il n'a pas encore su trouver la bonne réponse pédagogique aux situations qu'il rencontre. Contre toute attente, le chahut n'est pas provoqué par une attitude humiliante du professeur. Mais peut-être est-ce le refus intime de recourir à la sanction qui conduit le professeur à des situations ingérables.

Dans l'ensemble, les professeurs font pour le mieux pour enseigner dans le respect et la dignité. En revanche, les élèves peuvent à leur tour se convertir en des monstres d'humiliation. « Les insultes ne m'humilient pas. Je prends sur moi. J'essaie de me dire que ce n'est pas moi qui suis visé mais le professeur que j'incarne. Il m'est arrivé de porter une chemise bleue. Certains élèves me traitaient de poulet-flic : ils m'appelaient "Chicken Navarro". Une fois, un élève est sorti de mon cours à mon insu pour aller chercher la principale et lui dire que c'était le bordel. J'avais finalement réussi à faire démarrer le cours. L'élève a voulu prouver mon incompetence ».

Affirmer que « la formation des professeurs de collèges et lycées fait actuellement une place insuffisante à la pédagogie » (Ph. Meirieu), c'est dénoncer l'incompétence des enseignants. Or, au contact du collègue, les enseignants sont bien souvent obligés de se déniaiser parfois douloureusement en rejetant ce que l'IUFM a pu enseigner.



L'hostilité au monde des adultes s'accroît à mesure que l'autorité des professeurs décline.

Ce rejet engendre probablement aussi un profond sentiment de culpabilité. Dans l'ensemble, je vois des professeurs qui font leur travail consciencieusement – il y a toujours des améliorations possibles. Aucun professeur ne s'est dit irréprochable. Qui pourrait le prétendre, hors ceux qui pensent l'éducation sans enseigner – confrontés à des situations où c'est loin d'être les élèves qui sont humiliés mais bien plus souvent les professeurs. Le cours se fait dans un état de lutte permanent pour que la parole – censée être une parole d'autorité – puisse exister et pour que les cadres traditionnels du cours ne soient pas soumis à un perpétuel *hold-up*. L'ensemble des enseignants visités adhère au « tout pédagogique » : ils font pour le mieux. Avec plus ou moins de bouteille. Mais la bouteille, qu'est-ce que c'est ? Peut-être qu'une des difficultés du métier, c'est qu'il faut renoncer en partie à son idéal éducatif. Laetitia aimerait restaurer une proximité : « Je pense qu'on n'a pas besoin de cette distance. Quand on parle en espagnol, on tutoie. Dans l'idéal, j'aimerais ne pas punir. Mais quand je crois trop à ça, je me retrouve débordée ».

Affirmer que la pédagogie fait défaut, c'est faire preuve d'un aveuglement dangereux ; c'est ne pas prendre en compte le décalage, parfois tragique, entre les prétentions pédagogiques et la réalité du terrain. La pédagogie est souvent d'un piètre soutien.

Certes, la classe idéale devrait « être un espace hors menace où l'on peut s'exprimer, se tromper, sans être pénalisé. Les professeurs doivent respecter le tâtonnement des élèves et accepter de travailler sur les erreurs » : tous les enseignants interrogés sont unanimement d'accord avec cette idée de Philippe Meirieu.



De la nonchalance au refus de travailler, l'effort d'attention ressemble à une concession que l'élève fait à son professeur.

Tous sont conscients aussi que l'idéal pédagogique est souvent loin de la réalité de leur classe. Un espace idéal, hors menace, pour Emmanuelle, « c'est un vœu pieu. La classe n'est pas une forteresse hors du monde. Se renforcer par rapport à une menace, ça fait partie de la vie. L'adulte est là pour encourager et donner confiance.

On les prépare mal à la sortie de l'école. Ça vaut aussi pour l'idée de concurrence. Mieux vaut les faire réfléchir sur les menaces. Alors d'où proviennent ces 46% d'élèves qui ont éprouvé au cours de leur scolarité un sentiment d'humiliation ? (En 1992, une enquête conjointe de l'INSEE et de l'INED révélait pourtant que 46% des collégiens et des lycéens interrogés déclaraient s'être sentis « parfois humiliés ou rabaissés », *Le Monde* du 13.09.05). Fantasmagorie, connaissance approximative du concept d'humiliation, exagération, malentendus entre profs et élèves, confusion éducative, malaise propre à la société plus qu'à l'école, épreuve obligatoire que chaque individu doit traverser dans son existence : qu'importe, les causes sont sans aucun doute multiples. Mais avant tout le « sentiment d'humiliation » signale un manque de confiance très inquiétant à l'égard du corps enseignant et, à travers lui, à l'égard de toute la communauté adulte. Le corps enseignant souffre d'une absence de considération et ce n'est pas en lui attribuant une protection rapprochée que son cas va s'arranger. Voilà pourquoi il ne sert à rien de chercher une légitimité à la révolte par l'émergence du sentiment d'humiliation.

D'une part, il y a une nécessité urgente à valoriser les adultes du corps enseignant en général, et à valoriser les relations de confiance avec les élèves. Les mesures sécuritaires proposées par Gilles de Robien ne feront qu'accroître la confusion éducative. D'autre part, il faut lutter contre l'idéologie qui conforte l'hostilité générale à l'égard de l'école, qui cristallise les rancœurs et les déceptions, qui contamine le discours des pédagogues, des élèves et des enseignants eux-mêmes.



Les professeurs cherchent plutôt à incarner une image d'apaisement face au climat de révolte ambiant.

Le discours qui explique le malaise éducatif en mettant l'accent sur l'incompétence des enseignants et sur leur manque de formation pédagogique conforte les réactions haineuses et trouve malheureusement son corollaire dans la réponse sécuritaire.